# Introduction

La quinzaine de personnes qui composent le groupe "Retissons du lien" a été confrontée de manière abrupte et/ou violente à la radicalisation qui mène à la violence. Pour rappel, ce groupe est composé de familles concernées par l'engagement d'un des leurs dans l'idéologie djihadiste, de personnes endeuillées et rescapées des attentats de Paris et de Bruxelles et d'intervenants de première ligne (des professionnels confrontés directement au phénomène dit de radicalisation violente tels les travailleurs sociaux de rue, les services d'aide aux justiciables, les enseignants, etc.).

En mars 2019, à la veille des commémorations des attentats de Bruxelles, le groupe a choisi de sortir de l'ombre pour se présenter publiquement. Une centaine de personnes ont été invitée dans un lieu hautement symbolique, la salle du conseil de la commune de Schaerbeek, là où les décisions et le vivre en société se discutent démocratiquement. Cette exposition avait pour objectif de montrer que l'on pouvait faire société autrement. Le mot exposition est choisi à dessein car le chemin parcouru pour y arriver n'a pas été de tout repos. Il s'agissait d'affronter la violence sans violence dans un groupe très disparate réunissant des personnes que l'histoire pouvait opposer, radicalement. Il fallait faire face à la douleur, la honte, la colère, la culpabilité et les transformer pour former un être-ensemble qui puisse symboliser une belle façon de refaire société face aux fractures sociales.

## Introduction
suite

La force de ce groupe est en effet sa diversité. Diversité culturelle, sociale, cultuelle et politique. Chacun de ses membres a des identités plurielles, un statut, un âge, une profession, des opinions, des croyances différentes. Leurs histoires auraient pu les conduire à des oppositions farouches, les inscrivant dans des camps opposés. Que ce soit sur des oppositions de classe, de religions, de valeurs, de croyances, d'engagements politiques ou militants, les membres de ce groupe sont sans doute en désaccord sur bien des points. Mais ils sont liés par une volonté *radicale* : le refus de la violence, de la guerre, du manichéisme et de l'exclusion. Tandis que des forces antagonistes fracassent les liens sociaux, leur démarche vise à protéger ce qui est le plus précieux : l'être-ensemble. Ils ne sont pas des idéalistes naïfs qui pensent qu'il suffit d'être *bons amis* pour préserver ces liens. Ce qui les lie n'est pas du registre affectif de l'amitié ou de l'amour, quand bien même ils deviennent des intimes par le partage de leurs histoires personnelles. Ils sont ensemble pour faire société et pour témoigner que l'être-ensemble est plus fort que la haine et le rejet des autres.

## Rappel méthodologique

L'intervenant s'imprègne de la présentation du dossier, de la capsule vidéo et de la fiche pédagogique. Il se familiarise avec le contenu de la capsule vidéo afin d'apprivoiser ses propres ressentis et émotions.

1. Projection de la capsule vidéo
2. Échanges libres au départ des émotions éprouvées.
3. Qu'avez-vous retenu ? Compris ? Qui sont les personnes du groupe ? Que veulent-ils signifier ?
4. Expliquer au besoin le contexte.
5. S'autoriser à visionner une seconde fois la capsule vidéo et /ou distribuer les pages intitulées **page à photocopier** de Sandrine, Sophie, Fatima et Saliha.

## Public

- le personnel des maisons de justice, de l'aide à la jeunesse
- les professionnels de l'accompagnement (enseignants, éducateurs, médiateurs scolaires, animateurs de quartier, travailleurs sociaux, etc.) sous forme de groupes réflexifs
- les jeunes à partir de 16 ans : élèves de secondaire de tous types d'enseignements confondus, groupes de jeunes en AMO, en IPPJ, etc.
- tout public

## Groupe

- de 7 à 25 personnes

## Durée

- deux heures pour présenter le sujet en commençant par la visualisation d'une capsule vidéo comme support d'expression groupal. Si souhaité, une autre séance d'une à deux heures peut venir enrichir, compléter ce premier travail en proposant par exemple une rédaction sur un des thèmes abordés dans la fiche de soutien à l'utilisation, de lire et d'analyser les articles de presse se référant aux procès des attentats, d'expérimenter un travail groupal en classe avec une des activités suggérées, etc.

Cette animation peut aussi précéder ou succéder à un module de la Coordination Nationale d'Action pour la Paix et le Développement (https://www.cnapd.be) "Le terroisme en question" ou de "Rien à faire, rien à perdre", un support d'approche pédagogique du phénomène dit de radicalisation violente (www.extremismes-violents.be)

## Materiel

- local propice aux échanges, projecteur + matériel de sonorisation + ordinateur + tentures ou stores pour occulter la pièce
- tableau noir ou blanc et/ou grandes feuilles kraft et feutres, photocopies de certaines pages des fiches de soutien à l'utilisation.

# La capsule vidéo

La capsule vidéo présente **Sandrine** et **Sophie**, deux femmes touchées par les attentats de Bruxelles et **Saliha** et **Fatima**, deux mamans dont l'enfant s'est engagé dans l'idéologie djihadiste. Toutes les quatre ont recouru à l'écriture pour transcender l'événement insoutenable qu'elles avaient à traverser. Toutes les quatre sont passées d'une souffrance intime, indicible à une expression écrite, socialisable. Les images vidéo témoignent de ces moments d'alternance entre repli sur soi, difficulté à être ensemble, effets dévastateurs de la stigmatisation à ceux d'ouverture à autrui, de chaleur de l'être-ensemble, d'épanouissements liés à l'engagement.

La capsule vidéo s'ouvre sur une lecture intimiste de Sandrine dans un décor sobre où les images en noir et blanc accentuent l'effet de solitude, de désarroi, d'isolement pour subitement dans la lumière chaude de la salle du conseil de la commune de Schaerbeek, lieu à forte connotation symbolique, faire face à un public de plus de cent trente personnes qui acclameront ses propos. Le groupe a lors de cette soirée de présentation réuni des personnes venant de tous les horizons afin que leur message fasse caisse de résonance et dépasse les murs de la salle. En arrière plan, vous apercevrez des artistes venus transformer en sculpture, en slam, en théâtre, en chronique littéraire le matériau qu'ils découvraient. Une capsule vidéo sera consacrée à l'art comme vecteur pour transformer la douleur en énergie créatrice.

Ces images sont aussi un voyage au coeur du groupe qui témoignent de leur besoin de retrouver confiance dans l'humanité, de retisser du lien social, de reconstruire une altérité ravagée. Que ce soit lors des répétitions avant la présentation du 19 mars où les rires, les larmes, l'entraide sont mises en lumière ou dans les moments de questionnements, de doutes, leurs propos susciteront des interrogations qui favoriseront la prise de parole des spectateurs et susciteront les échanges.

# La violence, la peur, le conflit

**Sandrine**

*25 novembre 2017, nouveau rendez-vous chez le psy. J'évoque la semaine difficile que je viens de passer. Il aborde la question de l'optimisme et de la perte de l'optimisme. Cela me touche : j'en étais restée à la perte de l'insouciance. Un mot débouche dans notre discussion :* ***la violence****. Non pas celle des attentats, mais plutôt celle qui sévit quotidiennement, dont nous sommes coupables, parfois sans le vouloir, et sur laquelle nous nous interrogeons assez peu.* ***Que nous a enseigné la violence des attentats ?***

**Fatima s'adressant à Sophie**

*Tu racontes ton 22 mars. Ta fille, Léonor, blessée dans le métro. Le coup de téléphone, le cri du cœur quand il se déchire, le souffle coupé, les heures à l'hôpital, les larmes pour les morts, pour les vivants, pour les mères des poseurs de bombes.*

**Sandrine**

*Comment pouvons-nous faire société ensemble si nous avons peur les uns des autres ? Le conflit est inhérent à tout groupe humain, mais dans nos sociétés, nous avons décidé de le régler par le débat démocratique.*

## Mot clé La violence

Selon les travaux de Jacques Pain, professeur émérite des sciences de l'éducation, la violence est pour beaucoup *l'usage physique de la force*. Quand on pousse la réflexion, on est dans une étymologie qui est de l'ordre de *l'atteinte*, de ce qui porte atteinte. De nos jours les marques de la violence ne doivent plus être spécifiquement visibles (coups, blessures, etc.) et sont reconnues les violences verbales, morales, économiques. La notion de force *psychologique* inclut l'influence, la manipulation, consciente ou circonstancielle, préméditée ou non, jusqu'aux violences *institutionnelles* dont on ne parlait pas avant les années 1980. La violence serait toujours selon les réflexions de l'auteur, tout ce qui participe à l'abus : abus de pouvoir à l'école, au travail sans oublier celle symbolique qu'est la domination et qui contribue à nourrir des sentiments d'infériorité.

À noter que l'agressivité n'est pas que violence. Elle peut servir dans ce que certains appellent de la combativité. Elle est une force de construction et peut servir le cas échéant à se protéger. *L'agressivité non détournée, c'est de la violence brute ; mais investie et polarisée elle autorise et accompagne l'effort. Il faut marquer ce seuil. On va par conséquent entendre la violence comme quelque chose qui participe toujours, plus ou moins sciemment, consciemment, avec intention, de la destruction, de cette volonté plus ou moins déclarée de destruction.*

**Référence :** PAIN Jacques (2019), *Violence*, in Vandevelde-Rougale Agnès & Fugier Pascal (dir.), Dictionnaire de sociologie clinique, Toulouse, Érès.

## La violence

suite

**Pistes d'animation :**

- Qu'est-ce que la violence ? Comment pourrions-nous la définir ?

Sandrine dit : *il y a des violences qui sévissent quotidiennement dont nous sommes coupables, parfois sans le vouloir, et sur lesquelles on s'interroge assez peu.*

- À quel(s) type(s) de violence fait-elle allusion ? Existe-t-il différentes formes de violence ? Nommez-les. Y-a-il une hiérarchie dans les différentes formes de violence ? Certaines formes de violence sont-elles acceptables ou sont-elles toutes condamnables ? De quel type de violence suis-je peut-être inconsciemment auteur(e) ? Pourquoi nous interrogeons-nous assez peu sur les violences dont nous sommes les auteur(e)s ?
- Qu'éprouve-t-on quand on a été victime de violence ? Comment se sent-on ? Quelle serait l'origine de la violence ? Est-ce que le conflit est inhérent à tout groupe humain ? Est-ce que le conflit est une forme de violence ? Peut-il y avoir conflit sans violence ?
- Et que répondre à la question de Sandrine :
- *Que nous a enseigné la violence des attentats ?*

**Proposition :**

Lister l'ensemble des violences énoncées lors de l'échange groupal. Départager celles qui relèvent de violences pénales de celles qui sont des violences d'attitude. Relever les différentes catégories de violences : physiques, psychologiques, verbales, etc.

Pour comprendre les extrémismes violents et les terrorismes, se référer au dossier pédagogique du projet "Rien à faire, rien à perdre" sur le site : extremismes-violents@cfwb.be

## Mot clé La peur

Comment pouvons-nous faire société ensemble si nous avons peur les uns des autres ? se demande Sandrine. La peur est une émotion de base comme la joie, la surprise, la colère auxquels on pourrait ajouter la tristesse, le dégoût, le mépris, la honte, la culpabilité, etc. Dans l'ouvrage "*Le partage social des émotions*", Bernard Rimé décrit deux types de ruptures propres à entraîner l'émotion : "*quand quelque chose qu'on n'attendait pas se produit ou quand quelque chose qu'on attendait ne se produit pas*". Le type d'émotions qui interviendra variera selon l'écart qui existe entre le changement intervenu et les ressources qui pourraient y répondre. La peur et l'anxiété sont une réponse à un élément qui apparait dans le milieu et qui déborde les capacités d'assimilation. Ces manifestations émotionnelles de la détresse et de la panique sont souvent qualifiées de négatives à tort car elles s'accompagnent souvent de signaux vocaux stridents, capables d'écarter à la fois les prédateurs et d'avertir les congénères, souligne l'auteur. Cependant, les personnes peuvent, notamment dans le cas de violences extrêmes, être affectées durablement dans leur relation à autrui et le repli sur soi peut devenir une manière de supporter l'atteinte sociale vécue.

D'autres émotions associées à une tendance à la dissimulation de soi peuvent surgir suite à un événement catastrophe, comme la honte et la culpabilité. La honte engagerait qui je suis et la culpabilité engagerait ce que j'ai fait.

**Référence :** RIMÉ Bernard (2005), Le partage social des émotions, Paris, Puf.

## La peur

suite

**Pistes d'animation :**

Lister les émotions éprouvées lors de la vision de la capsule vidéo ?

- Y en a t-il d'autres ? À quoi servent les émotions ? Quelles sont les émotions qui favorisent le partage ?
- Quelles sont celles qui empêchent d'aller à la rencontre d'autrui ?
- Qu'advient-il au sein d'un groupe, d'une société si comme le souligne Sandrine, c'est celle de la peur qui règne ? De la honte ? De la colère ?
- Donnez des exemples.

Sandrine, Sophie, Fatima et Saliha ont dans un premier temps recouru à l'écriture pour transformer leurs émotions de peur, de tristesse, de douleur en force créatrice. Ensuite par la socialisation lors de la présentation publique du travail groupal, elles ont oeuvré à un travail de mémoire et de citoyenneté. Utilisez-vous l'écriture et sous quelle forme (journal intime, lettres, etc.) ?

L'art et la verbalisation sont souvent les moyens usités. Lesquels utilisez-vous (sports, arts, écriture, pschothérapie, amitié, etc.) ?

**Proposition :**

Dans les pas de Sandrine, Sophie, Fatima et Saliha qui ont choisi l'écriture comme moyen d'expression, chacun écrit quelques phrases commençant par *J'écris*. J'écris pour… J'écris parce que… Je n'écris pas… La consigne doit être claire : toutes les phrases seront lues et la lecture partagée se fera en groupe. Si vraiment une personne ne souhaite pas lire ses phrases, quelqu'un peut lire à sa place. L'intervenant / les enseignants participent également. Cette activité permet de se questionner sur le rapport à l'écriture, sur ce qui déclenche l'écriture, sur ce qui l'empêche. Le partage des lectures peut par ailleurs amener chacun à prendre conscience que l'écriture est un moyen d'introspection et de réflexion sur son propre parcours. Un autre mode d'expression peut être envisagé si le groupe préfère le dessin, le collage ou l'expression théâtrale.

## Mot clé Le conflit

Au sein du groupe, nous sommes tous d'origine, de classe sociale, de culture politique différente, etc. Nous avons de nombreux sujets qui font divergences mais c'est justement l'intérêt de ce groupe. Comment fait-on société quand on est aussi différents les uns des autres ? Comment faire du conflit d'idées une force et accepter nos différences pour faire société ? Sandrine dit que le conflit est inhérent à tout groupe humain. Il y a différentes formes de conflits. Ils peuvent être armés, entre personnes, entre groupes ou organisations. Les conflits peuvent couver (guerre froide) ou s'exprimer (guerre, embrouille, rébellion, etc.). Ils peuvent être de nature diverse (juridique, commerciale, sociale, etc.) mais aussi psychique. C'est bien souvent l'intervention d'un tiers qui permettra aux personnes de trouver un compromis. Marshall B. Rosenberg a formalisé au début des années quatre-vingt une méthode de communication interpersonnelle appelée la communication non violente. La méthode se présente comme un mode d'expression et d'écoute favorisant des attitudes constructives et positives en vue de prévenir, aborder et résoudre des situations complexes ou conflictuelles, tant sur le plan personnel qu'au niveau professionnel ou politique. Pour y arriver, il invite à une expression authentique de soi et à une écoute empathique de l'autre, et propose un processus très simple dans son principe en même temps que complexe et puissant pour améliorer radicalement nos communications. Ce processus nous aide à sortir du cercle vicieux de la colère, de la vengeance, du non-dit, de la recherche d'un bouc émissaire, en nous permettant de reprendre toute responsabilité de nos sentiments et de nos actes.

Dans le groupe "Retissons du lien", nous avons décidé d'oser la complexité du monde, de lutter contre le manichéisme et les discours et représentations qui opposent le bien et le mal. Nous nous sommes engagés citoyennement pour construire un monde commun en faisant l'expérience de la pluralité des idées sans être dans la violence interprétative. La violence surgit en effet souvent du conflit.

# Le conflit

suite

**Référence :** Marshall Rosenberg, (2003), La communication non violente au quotidien, éditions Jouvence.

**Pistes d'animation :**

- Qu'est-ce qui provoque le conflit notamment au sein d'une classe ?
- Qu'est-ce qui attise les conflits ? Les différences attisent-elles les conflits ? Quel dispositif mettre en place pour accepter les différences ?
- À quel tiers peut-on recourir quand émerge un conflit en classe ? Dans la société ? Qu'est-ce qui nous différencie ? Qu'est-ce qui nous rassemble ? Que pourrions-nous mettre en place pour que les différences rassemblent et enrichissent des projets communs ?

**Proposition :**

Mise en situation : faire l'expérience du conflit et de sa résolution.

- Répartition par sous-groupes de 6 à 8 personnes. Chaque sous-groupe choisit un problème ou conflit à mettre en scène. La scène doit durer 5 minutes maximum et sera jouée devant tout le groupe. Pendant le temps de préparation, chaque sous-groupe évoque des situations vécues de confrontation, de conflits. Il en choisit une et prépare le scénario. Chaque scène est jouée devant tous les autres, le public. L'animateur sonde les émotions et sentiments éprouvés par les acteurs dans leur rôle.
- Comment l'ont-ils vécu ? Qu'ont-ils ressenti ?
- Il questionne les besoins. Sont-ils satisfaits ?

Viennent ensuite les perceptions du public :

- Qu'ont-ils vu ? Qu'ont-ils compris de la scène ? Qu'ont-ils ressenti ?
- Qu'auraient-ils fait pour éviter ou résoudre le conflit ?

Au final, le groupe analyse collectivement les situations présentées. Ils disent ce qu'ils ont compris et appris et formulent ce qu'ils vont essayer de faire à l'avenir afin d'éviter les conflits.

# Haine, assignation identitaire et polarisation

**Fatima**

*Moi, je suis la mère de quelqu'un qui est parti et je trouve ces attentats affreux. Pour moi, c'est aussi affreux et c'est peut-être pour moi doublement affreux parce que je me sens à chaque fois, quand il y a un attentat, je me sens coupable presque. Les gens qui me disent et toi "qu'est-ce que tu trouves?", c'est... c'est... Je suis aussi une mère. Une mère normale.*

**Sophie s'adressant à Fatima**

*Tu racontes le fils parti à l'âge de 18 ans, la lettre laissée, la stupeur, la dévastation. Tu dis comme le temps coulait à côté de toi et te mettait à distance de tes proches, si chers pourtant. Tu parles de la lame qui t'a traversée quand, à plusieurs reprises, on t'annonçait la mort de ton enfant.*

**Sophie**

*Je pense que l'on touche aussi très fort l'humanité qu'il y a autour de nous à ce moment-là. Ça nous relie à l'humain et du coup, on n'a pas du tout envie d'être du côté de la haine.*

**Sandrine**

*Pour me reconstruire, j'ai besoin de paix, de liberté et d'espace. Aujourd'hui, je me sens étouffée par le désenchantement ambiant, le climat sécuritaire et le repli identitaire.*

*Face à la barbarie et à l'horreur, on a besoin de remettre de l'humanité, de remettre de l'espoir, de remettre l'envie d'être ensemble.*

**Paul, chroniqueur**

*... ce que nous n'avions pas compris au départ des jeunes, cette façon de ne jamais regarder là où ça se passe, mais de chercher sous le réverbère parce que c'est là qu'il y a de la lumière.*

## Mot clé La haine

Sophie tout comme Sandrine excluent radicalement le recours à la haine. "*On n'a pas du tout envie d'être du côté de la haine*" dit Sophie. Dans un article paru dans le Vif / L'express, Sandrine développe ses raisons : "*J'ai été victime de la haine, de l'extrémisme religieux, du rejet de l'autre. Je ne peux pas me reconstruire sur l'escalade haineuse, en élevant de nouveaux murs. Les discours qui segmentent la population en catégories homogènes et définies une fois pour toutes n'ont pas de sens à mes yeux et m'inquiètent car ils exacerbent les différences, quand ils ne visent pas à exacerber les peurs. Or, la peur ultime, je l'ai éprouvée dans ce qu'elle a de plus intense et de plus intime, et je ne vois pas l'intérêt de l'attiser*".

Comment parler de ce qui délie, des actions qui détruisent l'être ensemble, qui font exploser le monde commun ? Nous avons tous été bouleversés par les attentats, par le basculement de certains dans la haine, dans une violence sauvage, barbare, inhumaine. Les membres du groupe se sont rassemblés car ils ont eu besoin de refuser le manichéisme, la vengeance, de refuser de répondre à la haine par la haine et ils ont voulu proclamer selon le titre de l'ouvrage d'Antoine Leiris : "Vous n'aurez pas ma haine".

**Référence :** Carte blanche : http://www.levif.be/actualite/belgique/sandrine-victime-des- attentats-j-ai-besoin-de-paix-et-de-liberte/article-opinion-816643.html.

## La haine

suite

**Pistes d'animation :**

- De quoi a-t-on besoin quand on a subi un événement catastrophe ?
- Qu'en disent Sandrine, Fatima et Sophie ?
- Quelles sont les besoins qu'elles évoquent ?

- Pourquoi Paul, le chroniqueur, évoque-t-il le fait que certains pensent qu'un tel groupe ne peut pas être possible ?
- Y a-t-il des raisons qui empêcheraient un groupe comme celui-ci d'exister ? Les lister.

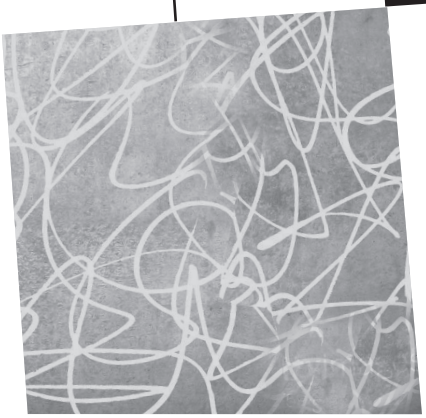
- Quels autres types de groupe pourraient paraitre improbables ?
- Selon quels critères ? Pour quelles raisons ? Sont-ils fondés ?

**Proposition :**

Se référer à la fiche 2. Comprendre les radicalisations liée au dossier pédagogique du projet "Rien à faire, rien à perdre" sur le site : www.extremismes-violents.be (S'outiller). L'activité intitulée *Le Thalys d'Amsterdam* vise à expérimenter le fait que les discriminations, les discours de haine et le racisme peuvent alimenter la colère et conduire à des postures radicales. Le jeu de rôle permet d'aborder les notions de stéréotypes, préjugés, discrimination et racisme.Encourager la lecture d'Antoine Leiris, (2016), "Vous n'aurez pas ma haine", Paris, Fayard.

Mot clé

# Assignation identitaire et polarisation



Fatima, dont l'enfant s'est engagé dans l'idéologie djihadiste, exprime le fait qu'elle se sent coupable, jugée. L'engagement d'un ou de plusieurs enfants au sein du groupe État islamique confronte les proches à l'opprobre social. Leur réputation dans le voisinage, à l'école et dans les institutions est associée au destin de leur enfant qui est étalé sur la place publique. Les parents ne peuvent ni le cacher, ni se cacher. À l'école, au tribunal, dans les médias, toute leur vie est considérée à travers le prisme de l'histoire de leur enfant. **Le regard des autres réduit leur existence à cette dimension unique et tragique**. Sandrine quant à elle se sent étouffée par le désenchantement ambiant, le climat sécuritaire et le repli identitaire. Elle se sent hors société, assignée à un statut de victime. Toutes deux vivent un sentiment de rejet et s'efforcent de ne pas rester l'objet de cette stigmatisation. Il y aurait donc d'une part des parents jugés coupables voire responsables et d'autre part des personnes victimes devenues incapables de prendre en main les choix de leur devenir.

Selon une définition du dictionnaire Larousse, *la polarisation est l'apparition ou l'existence de deux pôles au sein d'une structure ou au cours d'un phénomène*. On peut le comprendre en sciences humaines comme étant l'apparition d'un système binaire où le rejet de l'autre et la stigmatisation sont à l'oeuvre. Elle fait appel à des catégorisations qui mènent au repli sur soi ou à l'entre *nous* et à des généralisations : *la communauté musulmane*, *les riches*, *les politiciens*, *les victimes*, etc. L'identité singulière que comprend chacune de ces constructions sociales est niée. La polarisation n'est pas un phénomène nouveau. Il suffit de se rappeler au niveau historique la guerre froide ou l'apartheid, mais elle est de plus en plus prégnante à l'échelon local. Cela se traduit par des troubles de l'ordre public et, à terme, une dégradation de la cohésion sociale.

# Assignation identitaire et polarisation

suite

Si la question de faire du lien est importante, elle est plus un aboutissement qu'un objectif. Pour moi, ce groupe a d'abord été **oser appréhender la différence et la réalité de l'autre** comme révélateur de nos spécificités individuelles et de notre relation au monde. J'ai envie d'offrir aux jeunes la possibilité de cette expérimentation. Il me semble que c'est au travers de la reconnaissance et de l'appropriation de ces identités multiples qu'on peut construire un destin commun et faire société. C'est à partir de ces identités qu'on peut voir ce qui nous réunit (la volonté d'une société dans laquelle chacun peut s'épanouir en toute sécurité financière, culturelle, sociale, par exemple) ou ce qui nous différencie (nous appartenons à des cultures différentes). Prendre conscience que nous appartenons à plusieurs groupes, à plusieurs communautés, mais également que la vie va nous amener à construire de nouvelles identités sur base de ce que nous allons traverser et que nous disposons également de la liberté d'en créer d'autres me semble une belle arme contre les discours excluants et polarisants. A partir des identités, on peut également aborder la question de nos droits et de nos devoirs qui sont importants pour faire société ensemble. Pour moi, c'est une des voies contre la radicalisation violente qui fait toute l'originalité de notre groupe. A priori, ce qu'on voit de notre groupe, et qui le rend impensable, c'est tout ce qui nous différencie alors que ce que notre groupe recèle, c'est que nous partageons, au contraire, beaucoup de choses communes et même de manière très intime et forte : la souffrance, le plaisir d'être ensemble, le besoin d'agir, le besoin de lien, le désir d'un monde meilleur, la culture etc. et ce, à travers la diversité de nos vécus et de nos appartenances.

***Récit d'expérience de Sandrine***

# Assignation identitaire et polarisation

suite

**Référence :** Vincent de Gaulejac, Isabelle Seret, (Paris), "Mon enfant se radicalise. Des familles de djihadistes et des jeunes témoignent", (2018), Odile Jacob.

**Pistes d'animation :**

- Que veut dire Paul, le chroniqueur, quand il dit que l'on cherche sous le réverbère parce que c'est là qu'il y a la lumière ?
- Comment ne pas être *aveuglé* par les stéréotypes, stigmatisations, etc. ?
- Comment apprivoiser la complexité ? Comment travailler l'esprit critique et porter son propre regard sur le monde ?
- Qu'est-ce que l'assignation identitaire ? Citez des exemples.
- Est-ce que je me sens faire partie d'une des assignations citées ? Quels en seraient les effets positifs ? Quels en seraient les effets négatifs ?
- Est-ce que je participe consciemment ou pas à la stigmatisation de certaines personnes ? Quel serait l'objectif ? Par quoi serait-ce dicté ?

**Proposition :**

Se référer à la fiche 1. Les extrémismes violents et les terrorismes / Identités, valeurs et projets de vie lié au dossier pédagogique du projet "Rien à faire, rien à perdre" sur le site : www.extremismes-violents.be (S'outiller). L'activé numéro 1 "Qui suis-je ?" consiste à prendre conscience que l'identité est plurielle et multiple et que réduire chacun à une identité unique favorise les stéréotypes et les préjugés et peut conduire à la discrimination et au racisme.

Encourager la lecture d'Amin Maalouf, (1998), les identités meurtrières, Paris, Grasset.

## L'être ensemble, le débat démocratique et la transmission

**Saliha**

*Il faut prendre le temps de réfléchir et de se positionner par rapport à notre rôle à jouer dans la société et dans quelle société on veut jouer ce rôle. Définir la société de demain et être acteur de ce changement. On ne peut pas changer les gens mais on peut se changer soi-même.*

**Sophie**

*C'est un travail. On cherche ensemble ce qui peut faire "en commun" donc ce n'est pas simplement un groupe de parole, c'est un groupe de travail et ça demande un effort. C'est fatiguant. Je ne sais pas si c'est difficile. Ça demande un effort.*

**Saliha**

*Je suis très fière d'avoir pu participer à ce groupe jusqu'au bout parce qu'au début, je me posais des questions. Ce n'est pas facile mais je me suis dit que ça allait aboutir à d'autres choses et que je devais y être.*

**Sandrine**

*Ce que j'ai trouvé dans ce groupe et qui fait qu'on s'est réuni, c'est l'urgence de faire quelque chose et de s'interroger sur ce qui nous est arrivé, pourquoi ça nous est arrivé et qu'est-ce qu'on a envie d'en faire. Alors que moi, je sens - et ça, j'en souffre un peu - une société qui a assez vite repris le cours de sa vie sans justement cet impact et cette remise en question. Dans ce groupe, j'ai trouvé ce même désir de pouvoir travailler avec ce qu'on a vécu mais de le transformer en quelque chose de positif.*

**Paul, chroniqueur**

*Regardez-les, vous les avez vus. Ces visages qui ne font qu'un et qui pourtant ont gardé chacun leur part d'intime et d'intense. C'est ça que l'on ne voit pas lorsque l'on dit : "Je ne comprends pas comment un tel groupe est possible".*

**Sandrine**

*Les attentats sont une brisure, un arrêt brutal dans nos vies. La société, elle, a continué sa route. L'État, certes, a pris des mesures. Mais nous sommes-nous arrêtés un instant pour nous demander : "Et maintenant quel destin commun avons-nous envie de reconstruire ? Quels chemins avons-nous envie d'emprunter ?"*

Mot clé

## L'être ensemble

Le groupe "Retissons du lien" s'est constitué à partir d'une évidence : **Ça ne va pas**. Ses membres étaient confrontés à des souffrances physiques et psychiques profondes, durables, intenses, difficiles à partager, tout en ayant le sentiment qu'il convenait de les partager, de les socialiser parce que les douleurs des uns et des autres étaient le symptôme de blessures qui concernaient l'ensemble de la société. Les souffrances sont la conséquence de déchirements du lien social, de fractures profondes au sein des familles, des institutions, du monde commun. Il NOUS est arrivé quelque chose. Ce n'est pas uniquement les personnes qui avait été touchées dans leur chair, les parents concernés par le départ d'un enfant ou les personnes endeuillées et rescapées qui ont été affectées par les attentats. Nous avons tous été impactés, de manière différente certes. Il y a donc un lien étroit entre le travail de chacun pour réparer son corps, ses enveloppes psychiques, ses relations inter personnelles, et le travail collectif pour lutter contre le racisme,l'exclusion, le manichéisme, les discours de haine. Le besoin de thérapie individuelle ne peut pas être dissocié d'une forme de *thérapie sociale*, d'un travail approfondi pour retisser du lien. Comme le souligne Sandrine dans la carte blanche adressée au Vif/L'express : *À la station Maelbeek et à l'aéroport, les bombes ont frappé de manière aveugle des hommes, des femmes et des enfants, indistinctement. Nous n'étions pas visés en tant que personnes singulières. Par notre intermédiaire, c'est l'État belge que l'on voulait atteindre. A travers nos morts et nos blessures, nous incarnons l'attaque commise contre la société belge et ses valeurs.*

## L'être ensemble

suite

**Pistes d'animation :**

- Qu'est-ce qui NOUS est arrivé ?
- Pourquoi Sandrine inscrit-elle les attentats dans une histoire collective ?
- Quelles répercussions collectives ou individuelles avez-vous perçues au sein de votre entourage, de votre quartier, de votre groupe classe ?
- Est-ce que cela a eu un impact sur votre manière de vivre, de voir le monde, d'envisager l'avenir ?

- Quand on se salue, dit-on facilement *ça ne va pas* ? Pourquoi ?
- Qu'est-ce qui a permis aux personnes du groupe "Retissons du lien" de se le dire ? Avec quels impacts ?
- Quels en sont les aspects positifs ? Quels seraient les négatifs ?
- Pourquoi Sophie considère-t-elle le groupe comme un travail ?
- Est-ce que la vie de groupe va de soi ? En classe ? En société ?
- Que faut-il mettre en place pour y arriver ?

**Proposition :**

Se référer à la fiche 1. Les extrémismes violents et les terrorismes / Identités, valeurs et projets de vie lié au dossier pédagogique du projet "Rien à faire, rien à perdre" sur le site : www.extremismes-violents.be (S'outiller). L'activé numéro 2 "Qu'est-ce qui compte pour moi ?" permet de réfléchir à ses valeurs, son engagement, ce qui donne sens à la vie. Elle permet de prendre conscience que beaucoup d'entre nous partagent les mêmes valeurs.

Mot clé

# Le débat démocratique

Selon EFUS (European Forum for Urban Security), on peut considérer que la polarisation est l'état normal des sociétés démocratiques. Après tout, la notion de démocratie présuppose une société caractérisée par ses différences et intérêts contradictoires. La polarisation désigne la fragmentation croissante de la société en groupes antagonistes et opposés sur les questions existentielles liées à l'avenir de la société. Si la démocratie est construite sur des valeurs et des principes partagés et, dans l'idéal, des liens sociaux, la polarisation recouvre au contraire une fragmentation sociale et politique qui ébranle ces certitudes et ces liens. Prévenir la polarisation ne signifie donc pas homogénéiser et effacer les différences mais renforcer la cohésion sociale et un *nous* inclusif, ce qui se traduit par un certain niveau de confiance entre les différents groupes sociaux, la réciprocité, la solidarité et le sentiment d'être connecté.

Toutes les recherches s'accordent sur le fait que l'effritement de la cohésion sociale est un facteur de polarisation : lorsque les citoyens ont le sentiment de ne pas être écoutés ni entendus, de ne pas être représentés dans les institutions ou groupes de pouvoir et d'être laissés pour compte par l'économie, ils ont tendance à se réfugier dans des groupes d'opinion fermés qui excluent tous ceux perçus comme *autres*.
Ces groupes se caractérisent par une pensée *eux et nous* ou *noire et blanche* qui refuse toute altérité (ceux qui ne sont pas de mon genre, de mon ethnie, de ma famille politique, de ma religion, etc.). Fondamentalement, la cohésion sociale se rompt lorsque la confiance disparaît, remplacée par la peur et la colère.

**Référence :** European Forum for Urban Security :
https://efus.eu/fr/topics/%activity%/17389/.

# Le débat démocratique

suite

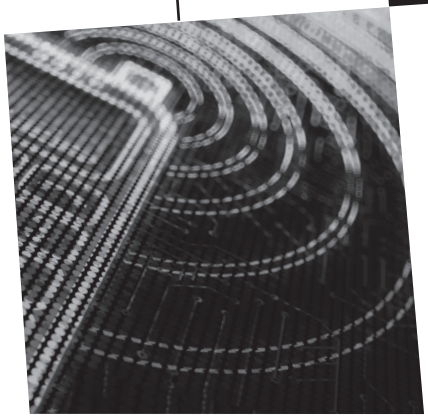
**Pistes d'animation :**

- Pourquoi Saliha précise t-elle que ce n'est pas facile mais qu'elle voulait en être ? Quels seraient les difficultés ? Les obstacles ? Les bienfaits ? Les ressources ?
- Que veut dire Saliha quand elle dit que l'on ne peut pas changer les gens mais qu'on peut se changer soi-même ? Comment être acteur de ce changement ? Quel rôle pouvons-nous occuper dans la société ? Au sein du groupe classe ?
- Quand Paul, le chroniqueur, dit : "*Regardez-les, vous les avez vus. Ces visages qui ne font qu'un et qui pourtant ont gardé chacun leur part d'intime et d'intense*", que veut-il signifier ?
- Peut-on faire partie d'un groupe et garder sa singularité ? Par quels moyens ? Peut-on au sein d'un groupe garder une identité ouverte et multiple ?
- Pour répondre à Sandrine, quel destin avons-nous envie de reconstruire ?
- Quels chemins avons-nous envie d'emprunter ? Que veut-elle dire en utilisant le mot reconstruire ?
- Lister les envies, les désirs, les rêves pour un avenir commun. Peut-on y arriver sans une réflexion sur ce qui NOUS est arrivé ?
- Ressentez-vous comme elle l'urgence de faire quelque chose ?
- Envers quoi ? Que pourriez-vous mettre en place ?

**Proposition :**

Faire l'expérience du débat démocratique : La mission sur Mars page 87 de l'activité n°5 "Et si j'avais tort ?" mise sur pied par le Centre pour la prévention de la radicalisation menant à la violence de Montréal en 2017. Cette campagne *s'intéresse aux différentes attitudes qui peuvent conduire à la radicalisation violente : les convictions idéologiques inébranlables, l'entêtement doctrinal sans remise en cause, l'isolement cognitif ou encore l'intolérance face aux idées, aux valeurs ou aux croyances différentes des nôtres.* Un livret pédagogique disponible en ligne se trouve sur leur site : (www.etsijavaistort.org)

## Mot clé La transmission



Sandrine exprime qu'elle souffre un peu *d'une société qui a assez vite repris le cours de sa vie sans justement cet impact et cette remise en question.* Quels sont les conséquences de ce manque à parler ? De ce manque de transmission ? André Dartevelle, cinéaste, a réalisé un documentaire sur la première guerre mondiale autour des conséquences de ce vide de langage après un massacre. Il s'est focalisé sur les descendants de victimes civiles belges dont les aïeux ont subi l'invasion allemande en août 1914 dans la région de Dinant. "Ces événements demandent à être racontés, expliqués. La connaissance du sort des civiles de 1914 peut au-delà de l'émotion, nous permettre de lutter contre l'indifférence par rapport à des crimes contre l'humanité qui se sont passés chez nous et qui hantent les vies des descendants. La plupart des crimes du XXe siècle, nous sont bien connus. Les historiens, les sociologues, les philosophes les ont étudiés. Ces crimes nous livrent une pédagogie politique. Ils peuvent nous servir d'outils de prévention. D'où l'intérêt de les évoquer. Ils n'ont pas seulement un intérêt historique, rétrospectif, mais un intérêt prospectif par rapport aux crimes et aux victimes d'aujourd'hui". André Dartevelle émet l'hypothèse que si on comprend le sens des crimes de masse du XXe siècle, il serait difficile de rester passif face à d'autres crimes contre l'humanité.

**Référence :** André Dartevelle, documentaire, Trois journées d'août 1914 ;
Il était une fois la Belgique, éditions DVD : 2014 RTBF-Dérives.

# La transmission

suite

**Pistes d'animation :**

- Quel est le rôle de la transmission ?
- Est-il nécessaire ?
- Qu'apporte t-il ?
- Quelles seraient les conséquences d'un manque à parler ?
- Quels sont les cours qui participent à ce travail de transmission ?
- Servent-ils à un devoir de mémoire ou un travail sur la mémoire qui permette d'appréhender le présent ?
- La transmission permet-elle de participer à un travail de prévention en évitant les *erreurs* du passé ?

- Que souhaitent transmettre les membres du groupe ? Au niveau du contenu ? Des valeurs qu'il contient ?
- Est-ce important de transmettre son histoire personnelle, familiale et sociale ?
- En éprouvez-vous le besoin ?
- Sous quelle forme transmettez-vous votre histoire ?
- Par la parole ? Des photographies ? Les réseaux sociaux ? Des objets ? Des chansons/musiques/danses ?

**Proposition :**

Proposer une expression écrite sur le thème : "Que souhaitez-vous transmettre aux générations futures sur l'extrémisme violent qui a notamment frappé la Belgique en mars 2016 ?"